

EDWARD LIPiŃSKI

NOTES LEXICOGRAPHIQUES ET STYLISTIQUES SUR
LE LIVRE DE JOB

La richesse de vocabulaire et la valeur littéraire du Livre de Job sont trop bien connues pour qu'il faille insister ici sur ces qualités de l'oeuvre. Les progrès de la philologie sémitique et les récentes études stylistiques permettent aujourd'hui de se rendre compte mieux qu'au Moyen Âge du sens exact de certains passages. Une mise en oeuvre simultanée des résultats des recherches philologiques et des connaissances actuelles en matière de poétique cananéenne et hébraïque peut aboutir à des conclusions relativement sûres concernant le sens et la structure des textes. Pour ce faire, il faut renoncer parfois à la ponctuation des manuscrits qui est le reflet direct d'une interprétation médiévale de la Bible. Cette interprétation mérite, bien sûr, d'être étudiée pour elle-même et elle s'appuie souvent sur une tradition ancienne. Mais, en bonne méthode, il faut s'en détacher si l'on veut déterminer le sens primitif des textes. A cet égard, le Targum de Job de la grotte 11 de Qumrân (*11Q Tg Job*) et la version de la Septante peuvent être plus utiles, car ils sont antérieurs d'environ mille ans à l'oeuvre accomplie par les massorètes de Tibériade et, par conséquent, bien plus proches de la composition originale. C'est dans cette perspective que nous examinerons ici les passages de Job 3, 19; 9, 17—18; 11, 18; 15, 3; 22, 2; 34, 9; 35, 3; 39, 29; 41, 11—13.

1. *Job* 3, 19.

D'après Job 3, 17—19, le Shéol apparaît aux déshérités de cette vie comme un havre de paix et de liberté. Les situations se renversent: ceux qui étaient à bout de forces y trouvent le repos (v. 17), ceux

qui étaient emprisonnés n'entendent plus la voix du geôlier (v. 18). Il y a lieu de croire que le v. 19 évoque le même renversement de situation:

qtn wgdwl šm hw'
w'bd hpšy m'dnyw

Les traductions usuelles ne rendent pas justice à ce passage. Relevons-en quelques-unes:

„Petit et grand, là c'est tout un,
et le serviteur est délivré de son maître!"¹
„Là, petits et grands se confondent
et l'esclave recouvre sa liberté."²
„Là, petits et grands se retrouvent,
l'esclave y est affranchi du joug de son maître."³
„Le petit et le grand sont là,
et l'esclave n'est plus soumis à son maître."⁴

Toutes ces versions supposent que le premier hémistichie affirme l'égalité du petit et du grand. G. Hölscher avait pourtant fait remarquer que šm hw' ne peut exprimer cette idée⁵. Certes, on a renvoyé aux tournures 'ny hw', en Isaïe 41, 4; 43, 10. 13; 46, 4; 48, 12, et 'th hw', au Psaume 102, 28, où hw' paraît signifier „le même"⁶. Mais, dans ces textes, le pronom personnel de la troisième

¹ É. Dhorme, *La Bible. L'Ancien Testament* (Bibliothèque de la Pléiade), t. II, Paris 1959, p. 1227. Traduction analogue chez A. Weiser, *Das Buch Hiob* (Das Alte Testament Deutsch 13), 3^e éd., Göttingen 1959, p. 38; G. Fohrer, *Das Buch Hiob* (Kommentar zum Alten Testament XVI), Gütersloh 1963, p. 108; M. P. Pope, *Job* (The Anchor Bible), New York 1965, p. 27; Fr. Horst, *Hiob I* (Biblischer Kommentar. Altes Testament XVI/1), Neukirchen — Vluyn 1968, p. 36; C. Epping — J. T. Nelis, *Job* (De Boeken van het Oude Testament VII A), Roermond 1968, p. 44; Cz. Jakubiec, *Księga Hioba* (Pismo Święte Starego Testamentu VII/1), Poznań—Warszawa 1974, p. 70.

² *La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem*, Paris 1956, p. 603.

³ *La Sainte Bible: version établie par les moines de Maredsous*, Paris—Turnhout 1968, p. 611.

⁴ L. Segond, *La Sainte Bible*, nouv. éd., Paris 1925, p. 444.

⁵ G. Hölscher, *Das Buch Hiob* (Handbuch zum Alten Testament I/17), Tübingen 1952, p. 17.

⁶ É. (P.) Dhorme, *Le Livre de Job* (Études bibliques), Paris 1926, p. 34, suivi par M. H. Pope, *Job*, p. 32.

personne exprime l'identité du sujet à lui-même et non l'égalité entre deux sujets différents. On notera en outre que l'accord grammatical exigerait en Job 3, 19 le pronom *hmh* du pluriel au lieu du singulier *hw'*. La traduction communément admise ne peut donc être retenue.

L'unité littéraire de Job 3, 17—19 demanderait normalement que le v. 19 exprimât un renversement de situation comparable à celui que décrivent les vv. 17—18. Ceci impliquerait que le „petit” fût devenu „grand” et que l'esclave fût promu maître. Or, tel paraît bien être le sens du v. 19.

Au premier hémistichie, le *w-* précédant *gdwl* doit être un *wāw* emphatique⁷, comme on en trouve à Alalah⁸, à Ugarit⁹ et dans la Bible¹⁰. Le mot *gdwl* est donc l'attribut de cette proposition nominale: „Le petit, c'est grand qu'il est là-bas”.

⁷ Cf. M. Pope, „Pleonastic” *Wāw before Nouns in Ugaritic and Hebrew*, JAOS 73 (1953), pp. 95—98; P. Wernberg — Möller, „Pleonastic” *Wāw in Classical Hebrew*, JSS 3 (1958), pp. 321—326; M. Dahood, *Ugaritic Studies and the Bible*, Gregorianum 43 (1962), pp. 55—79 (voir pp. 66—67); id., *Hebrew-Ugaritic Lexicography II*, Biblica 45 (1964), pp. 393—412 (voir pp. 404—405); L. Prijs, *Ein „Waw der Bekräftigung”?* BZ 8 (1964), pp. 105—109; E. Lipiński, *La Royauté de Yahwé dans la poésie et le culte de l'ancien Israël*, Brussel 1965 (2^e éd., 1968), p. 211 et n. 6; pp. 409—410, n. 7.

⁸ Cf. S. Smith, *The Statue of Idrimi* (Occasional Publications of the British Institute of Archaeology in Ankara 1), London 1949, pl. 4 A et pl. 10, ligne 27: *sa-ra-ak à a-na li-bi šābē Ḥapirē*, „Je suis devenu roi”, et cela chez la gent Ḥapiru”.

⁹ Peut-être dans A. Herdner, *Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques découvertes à Ras Shamra — Ugarit de 1929 à 1939* (Mission de Ras Shamra X = Bibliothèque archéologique et historique 79), Paris 1963, n° 4 (II AB), V, 108 = C. H. Gordon, *Ugaritic Textbook* (Analecta Orientalia 38), Roma 1965, Text 51, V, 108 = M. Dietrich — O. Loretz — J. Sanmartín, *Die keilalphabetischen Texte aus Ugarit*. Teil 1 (Alter Orient und Altes Testament 24/1), Kevelaer—Neukirchen—Vluyn 1976, n. 1.4, col. V, 46: *št. 'alp. qdmh. mr'a wtk. pnh*, „il place un boeuf devant lui, une (bête) grasse, juste en sa présence”. Une autre traduction est cependant possible.

¹⁰ Par exemple, II Samuel 3, 38: *šr wgdwl*, „un chef vraiment grand”; Isaïe 16, 5: *špt wdrš mšpt*, „un juge vraiment soucieux du droit”; Zacharie 2, 10: *hwy unsw*, „Holà! Fuyez vraiment ...!” On trouvera d'autres exemples dans les articles cités à la n. 7.

Le mot-clef du second hémistiche est *hpšy*. On a évidemment songé au vocable *hpšy* qui désigne un „prolétaire libre”, membre d’une classe sociale qui se situe entre les propriétaires fonciers et les serfs¹¹. Ce mot, qui est attesté à Ugarit sous les formes *hpt* et *hbt*, se rattache à la même racine que l’arabe *hbt*, „être vil, infâme, pernicieux”¹². Il ne donne guère de sens satisfaisant en Job 3, 19, si l’on ne se contente pas d’une simple paraphrase du texte. Mais il existe un autre terme, emprunté à l’égyptien *hpš*, „bras”, „force”¹³, qui donne en sémitique occidental un adjectif signifiant „puissant”¹⁴. Celui-ci est attesté par la glose cananéenne *ha-ap-ši*, inscrite dans une lettre d’Abi-milki, roi de Tyr¹⁵:

¹¹ I. Mendelsohn, *The Canaanite Term for „Free Proletarian”*, BASOR 83 (1941), pp. 36—39. Cf. aussi id., *New Light on the Hupšu*, BASOR 139 (1955), pp. 9—11; S. E. Loewenstamm, *Notes on the Alalakh Tablets*, IEJ 6 (1956), pp. 217—225 (voir p. 219). La traduction „manant”, qui offre un bon élément de comparaison, est peut-être préférable à „prolétaire libre”. Elle a été proposée par J.-R. Kupper, *Les nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari*, Paris 1957, p. 45.

¹² Voir, par exemple, H. Wehr — J. M. Cowan, *A Dictionary of Modern Written Arabic*, Wiesbaden 1961, pp. 224b—225a. C’est W. F. Albright, *The North-Cannanite Poems of Al’ēyān Ba’al and the „Gracious Gods”*, JPOS 14 (1934), pp. 101—140 (voir p. 131, n. 162), qui a proposé cette étymologie. La permutation de la labiale sonore *b* en sourde *p* et, inversement, de la sourde *p* en sonore *b* est fréquente en sémitique occidentale; cf. M. Dahood, *Ugaritic — Hebrew Philology* (Biblica et Orientalia 17), Rome 1967, pp. 8—9; M. Weippert, *Die Landnahme der israelitischen Stämme*, Göttingen 1967, pp. 78—82, où l’auteur a rassemblé une documentation importante concernant ce phénomène phonétique.

¹³ A. Erman — H. Grapow, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache* III, Leipzig 1929 (réimpression, Berlin 1971), s. v.

¹⁴ Si le terme égyptien se prononçait *hāpeš*, comme le pensait W. F. Albright, *The Egyptian Correspondence of Abimilki, Prince of Tyre*, JEA 23 (1937), pp. 190—203 (voir p. 196—197), la forme *hapši* doit en être un dérivé muni de l’afformante adjectivale *-ī*, très commune en hébreu; cf. P. Joüon, *Grammaire de l’hébreu biblique*, 3^e éd., Rome 1965, p. 210, § 88Mg.

¹⁵ Lettre d’El-Amarna n° 147, ligne 12, d’après la numérotation de J. A. Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln* (Vorderasiatische Bibliothek 2), Leipzig 1915. Le signe ZAG se lit parfois *emūgu*, „force”, mais son emploi aux lignes 54 et 64 de la même lettre ne permet pas de douter qu’il doive se lire ici *imittu*.

ina dunni imitti || *ha-ap-ši*, „avec la force du bras droit”¹⁶. Le mot *hapši* y glose l’akkadien ZAG = *imittu* ou toute l’expression *dunni imitti*, de manière à ce que l’on comprenne „avec une force puissante” ou „avec puissance”¹⁷. On relève un second emploi du même vocable dans I Samuel 17, 25: „L’homme qui le battra, le roi l’enrichira de grandes richesses, il lui donnera sa fille et rendra la maison de son père puissante (*hpšy*) en Israël”¹⁸. L’ennemi dont il est question est Goliath et son vainqueur sera David, dont la famille sera effectivement „puissante en Israël”. Le troisième exemple de *hpšy*, „puissant”, se trouve en Job 3, 19: „et l’esclave est plus puissant (*hpšy m-*) que ses maîtres”. L’emploi du pluriel *’dnyw* met encore mieux en relief le renversement de situation qui s’opère dans le Shéol. On notera que le *Codex Alexandrinus* traduit ici *hpšy* par οὐ δεδουκώς, „qui ne craint pas”. Comme le traducteur rend fréquemment un mot hébreu par son antonyme précédé de la négation¹⁹, il semble avoir bien compris le mot *hpšy*;

¹⁶ Le mot *ha-ap-ši* a été rapproché de l’égyptien *hpš* par E. Ebeling, *Das Verbum der El-Amarna-Briefe*, dans *Beiträge zur Assyriologie* VIII/2, Leipzig 1910, pp. 39—79 (voir p. 78). Celui-ci y voyait une glose égyptienne. Cette explication a été révoquée en doute par H. Ranke dans J. A. Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 1246, n. l. V. Christian, *kan. hapši = „Kraft, Macht”*, OLZ 28 (1925), col. 419—420, y a reconnu une glose cananéenne. Voir aussi *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago* VI, H, Glückstadt—Chicago 1956, p. 85b. L’interprétation proposée par W. F. Albright, *Canaanite Hofši, „Free”, in the Amarna Tablets*, JPOS 4 (1924), pp. 169—170, ne cadre guère avec le contexte. L’auteur a adopté ensuite d’autres points de vue. Voir W. F. Albright, *Canaanite hapši and Hebrew hofši again*, JPOS 6 (1926), pp. 106—108; id., *art. cit.*, dans JEA 23 (1937), pp. 196—197.

¹⁷ L’expression utilisée aux lignes 54—55 et 64 de la lettre n° 147 est *imittu dannatu*, „bras puissant”. Le mot *hapši* doit évoquer la même idée.

¹⁸ Les traductions courantes de la fin de ce verset ne rendent pas le sens du texte. On relèvera cependant la traduction „aristocrate” proposée pour *hpšy* par J. Pedersen, *Note on Hebrew Hofši*, JPOS 6 (1926), pp. 103—105 (voir p. 105). Pour une discussion de ce verset on peut se reporter à E. Lipiński, *Trois hébraïsmes oubliés ou méconnus*, RivSO 44 (1969), pp. 83—101 (voir pp. 89—90); id., *L’esclave hébreu*, VT 26 (1976), pp. 120—124 (voir p. 122).

¹⁹ Comparer H. Orlinsky, *Studies in the Septuagint of the Book of Job*, IV, HUCA 33 (1962), pp. 119—151 (voir p. 127).

selon son habitude, il a traduit „plus puissant que” par „ne craignant pas”.

En conclusion, Job 3, 19 devra se traduire comme suit:
„Le petit, c'est grand qu'il est là-bas,
et le serviteur est plus puissant que ses maîtres”.

2. Job 9, 17—18.

Le passage de Job 9, 17—18 compare Dieu à un serpent venimeux qui mord et empoisonne. Cette image audacieuse, dont l'élément essentiel se lit au v. 17a, n'a pas été comprise des massorètes et des exégètes modernes qui traduisent l'hémistiche en question (*šr bš'rh yšwpny*) par „Lui qui me broie pour un cheveu”²⁰, ou d'une manière analogue. Le mot-clef est ici le verbe *yšwpny* qui est l'imparfait de *nšp*, „cracher”, muni du suffixe de la première personne du singulier. Le traducteur grec de la Septante l'a parfaitement compris, puisqu'il s'est servi du subjonctif aoriste du verbe ἐκτρίβω: μή (ἐν) γνόφῳ με ἐκτρίψῃ; „Ne m'aurait-il pas éjecté à la faveur de l'obscurité?” Il a donc certainement lu *yiššōpennā* ou *yiššōpēnā*.

Le verbe *nāšap* veut dire „souffler hors de soi, expirer, cracher”. Il s'emploie notamment en parlant du serpent qui éjacule du poison, crache du venin. Dans l'introduction du Midrash Rabbā sur le livre d'Esther, le commentateur s'inspire d'Amos 5, 19 et compare l'infâme Aman à un serpent: *še-hāyā nōšēp 'emmā' kannāhāš*, „qui crachait du venin comme un serpent”. Dans le Midrash Rabbā du Lévitique, § 13, on retrouve la même comparaison avec le terme *šā*, „levain”, employé dans le sens de „venin”: *še-nāšap šā kannāhāš*, „qui a craché du venin comme un serpent”. Dans le Yalquṭ Šim'oni sur le Cantique des Cantiques, § 986, il est dit qu'un serpent *hāyā ... nōšēp bāh*, „crachait sur elle”, c'est-à-dire la colombe. Le même emploi du verbe *nāšap* est déjà attesté en Genèse 3, 15 dont l'auteur a eu recours à un jeu de mots. Il s'est servi d'abord du verbe *šūp*, „piétiner, frapper du pied”, puis du verbe *nāšap*, „cracher”. Aux mots „lui, il te

²⁰ É. Dhorme, *La Bible. L'Ancien Testament*, t. II, p. 1243.

piétinera (*yēšūpēkā*) la tête”, fait pendant la phrase: „et toi, tu lui cracheras (*tiššōpennū*) sur le talon” (cf. Psaume 140, 4). Tout comme dans Job 9, 17, le verbe est employé ici avec le suffixe pronominal, sans préposition.

On traduira donc Job 9, 17—18 de la manière suivante:

„Lui qui crache sur moi en tempête,
il a multiplié mes blessures sans raison;
il ne me laisse pas reprendre mon souffle,
car il m'emplit de venin”.

Ce passage mentionne expressément la dyspnée dont souffre l'homme mordu par un serpent venimeux. On sait, en effet, que l'inoculation de certains venins provoque la paralysie des muscles thoraciques et rend ainsi la respiration difficile au point d'entraîner parfois l'asphyxie²¹. Ce trait caractéristique confirme notre interprétation et prouve que le verbe *nāšap* est utilisé en Job 9, 17 dans l'acception „cracher du venin”. C'est ce même sens prégnant que l'on rencontre en Genèse 3, 15.

3. Job 11, 18 et 39, 29.

Le verbe *hprt* de Job 11, 18 a donné lieu à diverses corrections textuelles du fait que les commentateurs du Livre de Job ne paraissent pas avoir tenu compte de l'existence du verbe sémitique *hpr*, „(se) pourvoir”, en akkadien *epēru*. Le nom ugaritique *hpr*, „ration” ou „approvisionnement”, se rattache à la même racine, de même que les noms akkadiens *ipru*, pareillement „ration” ou „approvisionnement”, et *ēpiru*, „pourvoyeur”. On notera que le verbe arabe de la même racine proto-sémitique commence par un *ha* au lieu d'un *ha*; il signifie „protéger”. La forme passive *hafira* veut dire „être protégé” ou „timide”, d'où „être poltron” ou „honteux”, acception que l'on retrouve en hébreu biblique.

Si la vocalisation *hāpartā* de Job 11, 10 est correcte, le verbe hébreu a le sens réfléchi de „se pourvoir”. Autrement, on pourrait songer à une forme pu'al **hupparta* ou à un passif qal **hupirta*.

²¹ Cf. F. Jonckheere, *Le monde des malades dans les textes non médicaux*, Chronique d'Égypte 25/50 (1950), pp. 213—232 (voir pp. 218—219).

Le verset de Job 11, 18 se traduira, en toute hypothèse, de la manière suivante:

„Et tu seras tranquille, puisqu'il y aura espoir,
et tu te seras pourvu de sorte que tu te coucheras tranquille”.

Il ne fait pas de doute que le même verbe *hpr* est employé aussi en Job 39, 29, où le poète décrit le vautour (*ky*) qui, du haut de son nid construit sur le rocher, pourvoit ses petits de pâture. Les traductions usuelles mentionnent ici l'aigle sans tenir compte du terme *ky* qui n'est pas une conjonction, mais un substantif rendu en grec par γύψ, „vautour”, et en araméen par *wz*, pareillement „vautour”. Cet accord de la Septante et du Targum de Job de la grotte 11 de Qumrân révèle la présence, dans le texte hébreu, d'un nom signifiant „vautour”. Pour le retrouver, il n'est point besoin de recourir à une correction textuelle²², puisque le terme *ky* se rencontre dans l'onomastique ugaritique²³ et nord-arabique²⁴. Selon toute vraisemblance, c'est un exemple, parmi d'autres, d'un nom d'animal utilisé comme anthroponyme.

Sachant que le texte se réfère au vautour et à ses petits, on traduira Job 39, 29 de la manière suivante:

„De là il se pourvoit de pâture —
au loin ses yeux guettent! —
et ses petits se gorgent de sang”.

Le traducteur grec semble avoir compris le sens général de *hprt* en Job 11, 18 où il paraphrase le texte en se servant des mots μέριμνα καὶ φροντίς, „soin et sollicitude”. En Job 39, 29, il traduit *hpr* par ζητεῖ „il cherche”, en s'inspirant du contexte. On rencontre aussi un verbe *hpr* en Job 3, 21, où le texte fait allusion au creusement de la tombe. Il s'agit manifestement de *hpr*, „creuser”,

²² Comme le fait P. Grelot, *Note de critique textuelle sur Job XXXIX* 27, VT 22 (1972), pp. 487—489.

²³ Cf. F. Gröndahl, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit* (Studia Pohl 1), Rom 1967, p. 395. L'auteur classe ce nom parmi les anthroponymes anatoliens (*ibid.*, p. 277).

²⁴ *Kym*, avec la mimation; cf. G. Lankester Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions* (Near and Middle East Series 8), Toronto 1971, p. 507.

qui correspond à l'akkadien *ḥepēru* ou *ḥapāru*. L'arabe *ḥafara*, „creuser”, a ici *hā* à la place de *ḥā*.

4. Job 15, 3; 22, 2; 34, 9; 35, 3.

Les mots *l' yskn gbr* de Job 34, 9 sont rendus dans le Targum de Job découvert dans la grotte 11 de Qumrân par *l' yšn' gbr*, „Un homme ne perd pas le sens”. Le verbe *šny* est employé ici dans une acception bien connue en syriaque²⁵ et attestée en judéo-araméen²⁶. On la rapprochera aussi de l'acception néo-araméenne „perdre l'usage de ses sens”, „s'évanouir”²⁷. Il en résulte que le traducteur araméen a compris *skn* au sens que ce verbe possède en hébreu mishnique et en araméen post-biblique où il veut dire „courir un danger”, „s'exposer”. C'est effectivement ce sens qui convient le mieux à tous les passages du Livre de Job où l'on rencontre le verbe *skn*, exception faite d'un emploi du hifil dénomiatif *hskn* en Job 22, 21.

En Job 15,2—3, Éliphez de Teyman débute son discours par une question rhétorique, à laquelle il répond aussitôt lui-même. C'est le schéma bien connu du genre littéraire de „disputation”:

„Un sage répond-il par une science en l'air
et emplit-il son ventre d'un vent d'est?
— En arguant, il ne s'expose pas par une parole,
ni par des mots dont il ne tire pas profit”.

L'erreur habituelle des traducteurs consiste à rattacher *bḏbr l' huckh* au lieu de considérer comme un tout l'expression *bḏbr l' yskwn*, à laquelle l'hébreu mishnique et l'araméen post-biblique fournissent de nombreux parallèles. Selon le traité *Berākōt* I, 3 de la Mishna, Rabbi Tarfon (vers 120—140 ap. J.-C.) avait dit: *sknty b'šmy*, „j'ai couru un danger quant à ma personne même”. La

²⁵ Voir, par exemple, L. Costaz, *Dictionnaire syriaque-français*, Beyrouth 1963, p. 374.

²⁶ M. Jastrow, *A Dictionary of the Targumim, the Talmud Babli and Yerushalmi, and the Midrashic Literature*, New York 1950, p. 1606: „to act strangely”.

²⁷ R. Macuch — E. Panoussi, *Neusyrische Chrestomathie* (Porta Linguarum Orientalium, N. S., XIII), Wiesbaden 1974, p. 131.

graphie *syknty* du passage parallèle du Talmud de Jérusalem (*Berākōt* 3b) indique que le verbe est employé au piel. Dans le traité *Menāḥōt* 64b du Talmud de Babylone, on trouve les expressions suivantes: *bzwb syknh*, „elle a couru un danger à cause de (graves) menstrues”, *b'ynh syknh*, „elle a couru un danger du fait de son oeil”, *bym syknh*, „elle a couru un danger à cause de la mer”. Ces dernières expressions signifient en clair que la femme a risqué de perdre un oeil ou de se noyer en mer. On les retrouve en araméen, dans un passage parallèle du Talmud de Jérusalem, au traité *Šeqālīm* V, 48d. La forme verbale y est le peal *sknt*. Dans toutes ces phrases, le verbe *skn* est employé avec la préposition *b* et le complément est souvent placé devant le verbe, tout comme dans Job 15, 3. On retrouve la même construction dans Qohélet 10, 9: *bwq' 'sym yskn bm*, „qui fend des arbres courra un danger à cause d'eux”²⁸.

En Job 22, 2, c'est de nouveau Éliphez qui parle:

„Est-ce qu'un homme peut faire courir un danger à Dieu?

— C'est plutôt à soi-même qu'un homme avisé peut faire courir un danger!”

Les traductions courantes ne tiennent pas compte de l'emploi de deux prépositions différentes *l* et *ʔ*. La première est ici employée comme exposant du datif ou, peut-être, de l'accusatif d'un nom de personne. Ce dernier emploi de *l*, bien attesté dans les écrits bibliques tardifs, est dû sans doute, en grande partie, à l'influence de l'araméen. Quelle que soit la fonction de *l*, il est un fait qu'on retrouve le même syntagme dans un passage araméen du Talmud de Babylone, au traité *Berākōt* 25b: *skntwn lbry*, „vous avez fait courir un danger à mon fils”. Le verbe est employé ici au pael et l'on s'attendrait donc à trouver dans Job 22, 2 le piel au lieu du qal. Cette lecture n'est pas impossible. On remarquera, en effet, que le verbe y est orthographié *yskn*, alors que l'on trouve *yskwn* en Job 15, 3. On a donc certainement affaire à un imparfait qal en Job 15, 3, mais il faut probablement lire deux fois le piel

²⁸ La vocalisation nifal peut se défendre, mais elle reste isolée et donc sujette à caution. On s'attendrait à un qal ou, éventuellement, à un piel.

en Job 22, 2. Dans le second membre du vers, l'auteur a utilisé la préposition *ʔ* au lieu de *l* pour bien souligner que l'homme s'expose à ses propres dépens, à son propre désavantage. Une traduction telle que „un homme avisé est utile à lui-même” méconnaît le sens propre de la préposition *ʔ*. Le sens du verset est parfaitement clair: si un homme avisé ne risque guère de s'exposer lui-même inconsidérément, il est à fortiori impensable qu'un être humain parvienne à faire courir un danger à Dieu. Le second hémistichie contient ainsi la réponse à la question rhétorique posée au premier hémistichie, la conjonction *kī* étant employée avec la nuance de „plutôt”.

En Job 34, 9, Élihu cite une maxime des sages qui sert d'antithèse aux paroles prétentieuses de Job (vv. 5—6):

„Car on a dit: Un homme ne court aucun danger en mettant sa complaisance en Élohim”.

On suppose généralement que Job est le sujet du verbe *'mr*. Mais le *kī-ʔamar* du v. 9 s'oppose au *kī-ʔamar 'Iyyōb* du v. 5. Le but du discours d'Élihu est de prouver la véracité du principe énoncé au v. 9 et contredit par Job. On remarquera que le verbe *skn* est employé ici aussi avec la préposition *b*. La Septante traduit *ʔ yskn* par οὐκ ἔσται ἐπισκοπή, „il n'y aura pas de surveillance”. Le traducteur grec a donc vu dans *yskn* l'imparfait du hifil dénommatif dérivé du nom *sōkēn*. On rencontre effectivement ce hifil en Job 22, 21, ainsi qu'en Nombres 22, 30 et au Psaume 139, 3. Mais, en Job 34, 9, l'interprétation des docteurs de Tibériade est certainement préférable. Car il faut admettre, en bonne méthode, qu'ils donnaient au qal du verbe hébreu *skn* la même signification qu'au peal du verbe araméen *skn*, attesté dans divers passages du Talmud de Jérusalem dont ils devaient faire usage comme les autres Karaïtes. Le Targum médiéval de Job nous renseigne du reste sur la manière de comprendre ce passage à l'époque où la Bible fut vocalisée. L'hébreu *ʔ yskn* y est en effet rendu par l'itpael *ʔ stkn*, „il n'est pas mis en danger”. Nous avons vu que le Targum de Job découvert dans la grotte 11 de Qumrān traduit ici *ʔ yskn* par *ʔ yšn*, „il ne perd pas le sens”, ce qui n'est au fond qu'une adaptation de „il ne court aucun danger”.

En Job 35, 3, Élihu attribue à Job une double objection qui lui permettra de reprendre le fil de son discours. Pour bien la comprendre, il faut la mettre en rapport direct avec le v. 2:

„As-tu considéré comme un verdict le fait que tu aies dit: 'Ma cause est plus juste que celle de Dieu'? Bien sûr, tu diras: 'En quoi cela te fait-il courir un danger? En quoi tiré-je profit de mon péché?'"

Faute de comprendre le sens de *yskn* et la portée exacte de la phrase, les traducteurs se voient d'ordinaire obligés d'émender le texte consonantique. Ceci est inutile. Comme on retrouve en Job 35, 3 le syntagme *skn l*, on doit probablement lire le verbe au piel. Le sujet sous-entendu est le *mišpāt*, le verdict que Job est censé avoir prononcé en sa faveur. Le sens de la phrase est clair: ce verdict ne porte pas préjudice à Élihu. Celui-ci a donc tort de vouloir en démontrer à tout prix l'inanité.

Il résulte de notre analyse que le verbe *skn*, „courir un danger”, est employé six fois en hébreu biblique: en Job 15, 3; 22, 2 (deux fois); 34, 9; 35, 3 et dans Qohélet 10, 9. On y trouve trois fois le syntagme *skn b* (Job 15, 3; 34, 9; Qohélet 10, 9) et deux fois la construction *skn l* (Job 22, 2; 35, 3). Selon toute vraisemblance, l'origine du verbe en question remonte à une variante de *skl*, „être stupide” selon l'acception de base de l'hébreu et du judéo-araméen, „pécher” à l'afel de l'araméen christo-palestinien. La fluctuation entre *n* et *l* est fréquente dans les langues sémitiques²⁹ et la traduction de *skn* par *šny* dans le Targum de Job trouvé à Qumrān indique que le traducteur considérait *skn* et *skl* comme des verbes pratiquement synonymes. On en conclura que l'idée de „courir un danger”, exprimée par *skn*, impliquait dans les textes plus anciens, notamment ceux du Livre de Job, une action inconsidérée ou irréfléchie qu'un homme sensé n'aurait pas entreprise. Le passage de Job 22, 2, que nous avons examiné plus haut, n'en devient que plus expressif, car le *maskil* n'aurait jamais agi d'une manière irréfléchie en risquant de se causer du tort.

²⁹ Voir, par exemple, S. Moscati, *An Introduction to the Comparative Grammar of the Semitic Languages*, 2^e éd., Wiesbaden 1969, p. 32.

5. Job 41, 11—13.

La description de Léviathan comporte un passage étrange d'après lequel le monstre cracherait des flammes. Ce morceau de Job 41, 11—13, où l'image initiale du v. 11 est reprise à la fin du v. 13, présente un cas typique d'inclusion. Sa structure stylistique montre ainsi que l'on a affaire à une petite unité littéraire qui peut avoir eu sa propre source d'inspiration. On pourrait penser à une description du type de Deutéronome 32, 22a et du Psaume 18, 9 (= II Samuel 22, 9), où l'on trouve une imagerie poétique que l'on pourrait qualifier de „volcanique”. Si l'on s'en tient à la lettre de ces deux textes, les anciens Hébreux auraient cru que la narine de Yahwé était un cratère d'où s'échappaient la fumée et le feu de la colère divine.

Une image analogue est appliquée à Léviathan en Job 41, 11—13. Les traductions usuelles ne rendent cependant pas justice à ce passage auquel il convient d'appliquer les critères de la critique textuelle et de la philologie. Les problèmes se situent aux vv. 12b et 13a.

Le texte reçu du v. 12b, *kdw d npw h w' gmn*, signifie „comme un brasero allumé et du jonc”. Cette traduction présente évidemment des difficultés et nombre d'exégètes ont dès lors corrigé *'gmn* en *'gm*, „affligé”, attribuant le *n* final de *'gmn* à une dittographie du *n* de *npš* au début du v. 13 et supposant que *'gm* veut dire en hébreu „bouillant” au sens matériel du terme. Il est inutile, croyons-nous, de s'appesantir sur ces suppositions.

La version *tnn lkws yqd wmgmr* du Targum de Job de la grotte 11 de Qumrān suppose un texte hébreu sans particule de comparaison. Dans cette interprétation, la gueule de Léviathan vomit „de la fumée de pin³⁰ brûlant et d'encens”. La Septante connaît pareillement un texte hébreu sans particule de comparaison: καπνὸς καμίνου καιομένης πυρὶ οὐ φλογὶ ἀνθρώπων, „de la fumée d'un four embrasé d'un feu de charbons ardents”. Comme καμίνος correspond

³⁰ On trouvera une discussion du terme *lkws* chez J. T. Milik, dans *Les „Petites Grottes” de Qumrān* (Discoveries in the Judaean Desert III), Oxford 1962, pp. 250—251. Selon J. T. Milik, il s'agit du pin d'Alep. L'acception „torche” n'est attestée que plus tard, comme on le verra plus loin.

à l'hébreu *kwr*, le traducteur grec semble avoir lu *k(d)wr* à la place de *kdwđ*. Ceci nous amène à restituer en Job 41, 12 un mot **kadōr* qui serait l'équivalent de l'akkadien *kadāru*, „claie”³¹, et l'allophone de l'hébreu *Gdwr* = Γαδωρ, *Gador*³². Le mot étant rarissime et la confusion de *d* et de *r* très fréquente, l'erreur scribale serait plus que banale et les adaptations du Targum et de la Septante s'expliqueraient aisément. Par ailleurs, l'image de „fumée de claie brûlante et de jonc (brûlant)” est cohérente et s'adapte parfaitement au contexte.

Le traducteur du Targum de Job trouvé à Qumrān semble avoir compris que le texte hébreu se référait à des branchages. Ne connaissant sans doute plus la signification exacte du mot **kdw*, il a songé au pin dont on fabriquait des torches. Il ne s'ensuit pas pour autant que *lkwš* veuille dire „torche” dans 11Q Tg Job³³. En hébreu mishnique, *lkwš* signifie „pin” et cette acception s'est perpétuée jusqu'en araméen christo-palestinien. Dans le traité *Šabbāt* II, 1 de la Mishna, *lkš* est énuméré parmi les matières inflammables qui ne peuvent servir de luminaire le jour du sabbat³⁴. Le terme y désigne un bâton de pin résineux, mais n'a pas encore l'acception générale de „torche”. La forme adjectivale *lkwšy*, que l'on trouve dans le rouleau de cuivre provenant de la

³¹ Cf. B. Landsberger, *Materialien zum sumerischen Lexikon* I, Roma 1937, pp. 167—168; W. von Soden, *Akkadisches Handwörterbuch* I, Wiesbaden 1965, p. 419a; *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago* VIII, K, Glückstadt—Chicago 1971, p. 30a.

³² La forme allophone est attestée en Judée par le toponyme Κεδρών qui se rattache à la même racine et qui est mentionné dans I Maccabées 15, 39 et 16,9. On identifie souvent Κεδρών à la *Gdrh* de Josué 15, 36 et à *Gdrwt* de Josué 15, 41. Ces identifications confirmeraient l'existence d'une forme allophone avec *k* en position initiale.

³³ Contrairement à l'opinion de M. Sokoloff, *The Targum to Job from Qumran Cave XI*, Ramat—Gan 1974, pp. 99 et 165.

³⁴ Dans le traité correspondant du Talmud de Babylone (*Šabbāt* 20b), *lkš* est cependant défini comme *šwk' d'rz' ... b'mrnyť d'yt byh*, „écorce de cèdre ... en tant que substance fibreuse qui y est contenue”. Mais il s'agit là d'une interprétation postérieure de plusieurs siècles au traité de la Mishna. Par ailleurs, le traité *Šabbāt* II, 4c du Talmud de Jérusalem explique *lkš* par *lwgs'*, identique sans aucun doute au *lwkš'* de l'araméen christo-palestinien, qui signifie „pin” (voir ci-dessous).

grotte 3 de Qumrān (3Q 15)³⁵, veut dire simplement „de pin”. A la col. III, 9, le texte mentionne un récipient de *dm' lkwšy*, littéralement „larmes de pin”, expression qui désigne sans aucun doute de la résine de pin. On ne manquera pas de faire la comparaison avec le πεύκῃνον δάκρυ, „larme de pin”, que l'on rencontre chez Sophocle (*Les Trachiniennes* 1198) et chez Euripide (*Hécube* 575). Dans le texte christo-palestinien d'Isaïe 60, 13, l'araméen *lwkš'*³⁶ correspond au grec πεύκη, „pin”, et le mot „cèdres” du Psaume 92, 13 est traduit en christo-palestinien par *lwkšy*³⁷.

Dans le Targum de Jonathan et le Targum samaritain, *lkwš* en est venu à signifier „torche”, peut-être sous l'influence du grec où πεύκη voulait dire „pin” et „torche”. Dans le Targum de Jonathan, en Zacharie 12, 6, *klkwš dnwr b'y'*³⁸, „comme une torche en feu parmi des arbres”, traduit l'hébreu *kkywr š' b'sym*, „comme un brasero en feu parmi des arbres”. Dans la Targum samaritain de Genèse 3, 24, *lkš'* traduit l'hébreu *lht*, compris au sens de „flamme”. Le même Targum se sert du verbe dénominatif *tlkš* en Deutéronome 32, 22 pour rendre l'hébreu *tlht*.

Cette traduction samaritaine de *lht* nous amène à traiter des problèmes de Job 41, 13a, où l'on traduit habituellement *npšw ghlym tlht* par „son souffle enflamme des charbons”. Il résulte cependant de l'hémistiche parallèle *lhb mpyw ys'*, „une flamme sort de sa bouche”, que *npš* doit signifier ici „gosier” et que le verbe *lht* désigne plutôt un mouvement. Effectivement, le targum 11Q Tg Job traduit ce passage *npšh gmryn tgs'*, „son gosier vomit des charbons ardents”. Un autre texte biblique, le Psaume 97, 3, emploie pareillement *tlht* en parallélisme avec *tlk*, „elle marche”. La question se pose donc de savoir quel est le sens précis de *lht*.

L. Köhler traduit le verbe *lht* par „dévorer”³⁹. On peut remar-

³⁵ Publié par J. T. Milik, dans *Les 'Petites Grottes' de Qumrān*, pp. 199—302 et pl. XLIII—LXXI (voir col. III, 9).

³⁶ Cf. M. H. Goshen-Gottstein, *The Bible in the Syropalestinian Version. I. Pentateuch and the Prophets*, Jerusalem 1973, p. 81.

³⁷ Cf. M. Black, *A Christian Palestinian Horologion* (Texts and Studies. New Series 1), Cambridge 1954, p. 195, ligne 8.

³⁸ Cf. A. Sperber, *The Bible in Aramaic. III. The Latter Prophets according to Targum Jonathan*, Leiden 1962, p. 494.

³⁹ L. Köhler — W. Baumgartner, *Lexicon in Veteris Testamenti Libros*, 2^e éd., Leiden 1958, pp. 474—475.

quer, en effet, que les verbes *'kl* et *lht* sont utilisés en parallélisme synonymique dans Deutéronome 32, 22b; Joël 1, 19; 2, 3a. Mais, dans tous ces cas, on se trouve aux prises avec un langage imagé, métaphorique. Il n'est donc pas possible de partir de ce parallélisme pour préciser le sens de *lht*. Du reste, il est peu probable que *lht* puisse signifier „dévorer”, puisque c'est le verbe *l't*, attesté dans Genèse 25, 30, qui veut dire „avalé, dévorer”⁴⁰.

B. Landsberger a montré que *lātu* signifie en akkadien „dompter”⁴¹ ou bien „encercler, contenir”⁴². Ce deuxième sens est manifestement attesté au Psaume 57, 5 pour le verbe hébreu *lht*, ainsi que le montre le parallélisme: *betōk lēbā'im 'eškōb || halloha'im*⁴³ *benē 'ādām*, „Je dois me coucher au milieu de lions, qui cernent les fils d'homme”. On retrouve ce sens dans Job 41, 13: „Son gosier renferme des charbons ardents, une flamme sort de sa bouche”.

Le verbe hébreu *lht* peut donc signifier „cerner, renfermer, envelopper”, tout comme l'akkadien *lātu*. Quand il est question de feu, c'est un „feu enveloppant”, *'ēš lōhēt* (Psaume 104, 4) ou *lōhetet* (Siracide 3, 30), que l'on aurait en vue, c'est-à-dire un feu embrasant de toutes parts. Cela est particulièrement clair au

⁴⁰ Le correspondant akkadien est *la'ātu*; cf. W. von Soden, *Akkadisches Handwörterbuch* I, p. 521b; *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago* IX, L, Glückstadt—Chicago 1973, pp. 6—7.

⁴¹ B. Landsberger, *Lexikalisches Archiv*, Nr. 47, ZA 41 (1933), p. 230: „zähmen”. Ce sens est secondaire; il provient de l'idée d'„encercler, contenir”. La nuance „dompter” convient à *lātu*, par exemple, dans la phrase *rab-bu la-'iṭ la ma-gi-ri* du prologue des prismes de Sennachérib, phrase que l'on traduira: „le puissant qui dompte les insoumis”. La traduction „consumer” est encore retenue par A. Heidel, *The Octagonal Sennacherib Prism in the Iraq Museum*, Sumer 9 (1953), pp. 117—188 (voir pp. 118, 119, col. I, 10).

⁴² B. Landsberger, *Lexikalisches Archiv*, zu ZA 41, 230, ZA 42 (1934), p. 166: „umspannen”. Ce sens est retenu par W. von Soden, *Akkadisches Handwörterbuch* I, p. 540b. Voir également *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago* IX, L, Glückstadt—Chicago 1973, p. 113. C'est aussi l'acception de l'hébreu *lūt*.

⁴³ Nous coupons le texte consonantique autrement que ne l'ont fait les massorètes. — Pour cet emploi de l'article avec un participe, en apposition à un nom sans article, voir P. Joüon, *Grammaire de l'hébreu biblique*, p. 429, § 138c et n. 3.

Psaume 97, 3 où *telāhēt sabīb šārāyw* doit signifier que le feu „cerne tout autour ses ennemis”. En outre, *missābīb* est employé avec *lht* dans Isaïe 42, 25, preuve supplémentaire que le verbe en question évoquait l'image d'encerclément, d'enveloppement: „et (l'exhalaison de sa narine) l'enveloppa tout autour, sans qu'il s'en aperçoive, et l'embrasa sans qu'il en prenne conscience”.

Une difficulté apparente se présente en Genèse 3, 24, où l'expression *lahaṭ haḥereb hammithappeket* est rendue d'ordinaire par „flamme du glaive tournoyant”. Mais cette version ne donne pas un sens satisfaisant, tandis que l'image comporte certainement l'idée de tournoiement. Il faut sans doute traduire „entortillage” ou „sortilège du glaive tournoyant”, selon l'acception du pluriel *lehātīm*, „entortillages” ou „sortilèges”, dans Exode 7, 11 et aussi dans Exode 7, 22 et 8, 3.14, conformément à la leçon du Pentateuque samaritain. Quant au parallélisme poétique *b'r || lht*, attesté dans Malachie 3, 19; Psaumes 83, 15; 106, 18, et, dans l'ordre inverse, dans le texte déjà cité d'Isaïe 42, 25, il ne crée aucune difficulté, car l'acception „envelopper” ne gêne nulle part le parallélisme des images. Il se peut toutefois que l'on trouve en hébreu un second verbe *lht*, „brûler”, le premier étant une variante de *lūt*, „envelopper”⁴⁴, avec un *h* inséré dans la racine „creuse”⁴⁵. L'acception „brûler” est effectivement à prendre en considération dans Joël 1, 19; 2, 3; Malachie 3, 19; Psaume 106, 18; Siracide 9, 8 et, de ce fait, dans Siracide 3, 30, où une expression plus ancienne a sans doute été employée au sens de „feu brûlant”. On doit aussi tenir compte du fait que le verbe *lht* < *lūt* a pu être mal compris à une époque plus récente, l'usage poétique voulant qu'il fût souvent employé avec *'ēš* comme sujet.

En conclusion, le texte de Job 41, 11—13 se traduira de la manière suivante:

⁴⁴ C'est la même racine que l'arabe *lāṭa*, „il a enduit”, l'hébreu *lā'aṭ*, „il a couvert”, l'araméen *lāt*, „il a maudit”, cette dernière acception étant évidemment secondaire. Elle suppose sans doute des rites de circumambulation ou d'autres rites d'„enveloppement”.

⁴⁵ On trouve des cas analogues en araméen, dans les dialectes d'Ugarit et de Moab, dans le nom d'Abraham. Cf. R. de Vaux, *Les patriarches hébreux et les découvertes modernes*, RB 53 (1946) pp. 321—348 (voir p. 323, n. 5).

„De sa gueule sortent des brandons,
des étincelles de feu s'échappent.
De ses narines sort une fumée
de claie brûlante et de jonc.
Son gosier renferme des charbons ardents,
une flamme sort de sa gueule”.

MATHIAS DELCOR

DE L'ASTARTE CANANEENNE DES TEXTES BIBLIQUES A L'APHRODITE DE GAZA

L'Ancien Testament mentionne incidemment, on le sait, la divinité phénicienne Astarté et encore s'agit-il surtout de certains de ses sanctuaires situés en terre d'Israël ou dans les pays limitrophes. Son nom apparaît vingt-trois fois dans la Bible hébraïque. En sept passages, 'Aštarot désigne un nom de ville: Gn 14, 5; Dt 1, 4; Jos 9, 10; 12, 4; 13, 12, 31; 1Chr 6, 56. Ces toponymes sont précieux car ils sont les témoins de la présence d'un culte local d'Astarté et sans doute d'un sanctuaire. Le nom de lieu 'Aštarot Qarnaïm „Astarté aux deux cornes” de Gn 14, 5 révèle même un type iconographique particulier de cette déesse. Cette „Astarté aux deux cornes” n'est autre que la déesse sémitique représentée en Hathor, c'est à dire avec une tête de vache. Cette désignation révèle donc l'influence de la religion égyptienne sur la divinité cananéenne qui se manifeste jusque dans l'iconographie par un certain syncrétisme. D'ailleurs déjà les textes et l'iconographie égyptiens nous révèlent le culte d'Astarté en Egypte même sous les premiers règnes de la XVIIIème dynastie, c'est à dire postérieurement à 1580 avant Jésus-Christ. C'est l'époque, écrit J. Lec-lant, où par suite des campagnes en Syrie (au sens large du terme) les influences étrangères gagnent l'Egypte, et profondément, jusque dans son Panthéon. Ainsi, durant le nouvel Empire, Reshep, 'Anat, Qadesh, Astarté, divinités d'Asie, sont représentées et nommées sur les monuments pharaoniques. Il est vrai, précise le même auteur, que, fidèle à son génie assimilateur, l'Egypte